

LES CAMPS DE 1727 EN LORRAINE SOUS LE COMTE DE BELLE-ISLE

par

Jean CHAGNIOT

Une brève présentation des camps de 1727 en Lorraine et en Champagne n'est sans doute pas incongrue dans un colloque consacré avant tout aux camps de manœuvres de Compiègne et de Verberie. Il faut en effet distinguer au XVIII^e siècle deux espèces de camps. Certains d'entre eux, préparés longtemps à l'avance, servaient surtout à tester un nouvel exercice ou un nouveau matériel. Les autres, tout près des frontières, accompagnaient une concentration de troupes à un moment où la guerre semblait imminente. De ce point de vue, les camps de 1727 annoncent ceux de 1755 et 1756, à cette différence près que le conflit a été finalement évité en 1727 par les diplomates, ce qui a permis à l'armée mise sur pied de guerre au printemps de s'entraîner tranquillement pendant l'été et l'automne, et au comte de Belle-Isle, alors maréchal de camp, d'expérimenter quelques manœuvres originales.

Dressons d'abord l'état des camps qui ont mobilisé plus de la moitié de l'armée de terre française en 1727, car le comte Pajol a commis des erreurs et des oublis à leur sujet¹. Il y eut en effet presque simultanément des camps dans trois secteurs différents. L'un d'entre eux s'est installé le long de la Saône, entre Chalon et Auxonne, du 27 août au 26 septembre ; cette localisation assez loin de la frontière nous incite à y voir un simple camp d'exercice, à la différence des deux autres. Claude Sturgill a découvert aux Archives départementales de la Côte-d'Or le dossier relatif à l'organisation de ce camp sous la responsabilité du duc de Levis et de l'intendant La Briffe². Le camp de la Sambre fut mis en place par l'intendant de Hainaut, Moreau de Séchelles. Mais nous nous

(1) *Les Guerres sous Louis XV*, t. 6, Paris, 1888, p. 390 à 427

(2) A.D. Côte d'Or, C 217, analysé par Claude Sturgill dans un ouvrage inédit qu'il nous a aimablement communiqué : *Some Thoughts on Bourbon Army Fiscal Administration : The Budget of the Secretary of State of War, 1720-1792*, s. 1., 1990, p. 170 à 178

intéresseront surtout aux camps commandés par le comte de Belle-Isle avec l'assistance de l'intendant des Evêchés, Creil de Bournezeau. La petite armée qui a été confiée à Belle-Isle au mois de mai pour garder la frontière des Evêchés a participé d'abord en juillet au camp de Richemont sur la Moselle, près de Thionville ; il fut un moment questions de la transférer dans la région de Montmédy ou encore à Verdun³, mais c'est plus bas sur la Meuse, entre Stenay et Douzy, à la limite des Evêchés et de la Champagne, que Belle-Isle forma son second camp en septembre.

Ces camps n'auraient pas été organisés sans une tension internationale qui a causé un vrai branle-bas de combat à partir du mois de mars 1727⁴. Une guerre contre l'empereur Charles VI parut inévitable jusqu'à la conclusion de préliminaires de paix, le 31 mai à Paris. Mais cet accord partiel et conditionnel n'autorisait pas les éventuels belligérants à désarmer. Le 6 septembre encore, le ministre s'inquiétait des mouvements des Impériaux au Luxembourg. Le secret des projets stratégiques a été bien gardé du côté français, mais le chevalier de Folard nous apprend, dans un mémoire rédigé en 1729, que le secrétaire d'Etat à la Guerre Claude Le Blanc et ses bureaux avaient eu l'idée de porter l'attaque sur la rive droite du Rhin. Folard prétend qu'il a démontré que ce plan était inadéquat ; il fallait, selon lui, se renforcer sur l'axe de la Moselle et face au Luxembourg, parce que la frontière française était plus vulnérable de ce côté-là, à cause de l'enclave du duché de Lorraine, et aussi parce que l'objectif prioritaire des Impériaux était de porter secours aux Pays-Bas, où l'Angleterre s'opposait à l'établissement d'une base commerciale et coloniale des Autrichiens à Ostende. Il s'agissait en bref de menacer un axe de communication stratégique de l'ennemi tout en l'empêchant de prendre pied en Lorraine ducale⁵. Effectivement, la cour de Vienne a chargé l'un de ses généraux, Franz Wenzel, comte Wallis, d'occuper le triangle formé par la Sarre, la Moselle et la frontière française.

La mobilisation des troupes et l'organisation des camps ont donné à Claude Le Blanc et aux hommes qui avaient été compromis avec lui dans le scandale La Jonchère l'occasion d'une éclatante revanche. On y trouve associés Moreau de Séchelles et les frères Fouquet de Belle-Isle, tandis que la coterie du duc d'Orléans était représentée notamment par un officier d'Orléans-dragons, Kleinholtz, qui reçut l'ordre de commander un renfort à Gorze, pour se porter éventuellement à la défense de la place de Bitche. En juin encore, Belle-Isle se préoccupait moins de l'exercice de ses troupes que des évolutions des Impériaux, dont il était régulièrement tenu au courant par des espions. Il fut subordonné pour la

(3) Archives de la Guerre, Vincennes, Mémoires et Reconnaissances 1808 (8)

(4) Cf. Bibl. de l'Arsenal, Ms Bastille 10157

(5) Vincennes, M. et R. 2480 (3), fol. 7, à la page 24 du recueil

forme au commandant en titre dans les Evêchés, le maréchal du Bourg, qu'il informait scrupuleusement de ses moindres initiatives, en attendant d'être lui-même investi du commandement militaire sur la frontière de ce gouvernement, par avis du 6 septembre et par ordre du 18.

Qui, du ministre ou de Belle-Isle, a eu l'initiative des camps dans les Evêchés ? Il est difficile de trancher. Le 18 mai, le général fut informé par son frère que Le Blanc approuvait son projet de commander deux camps successifs⁶. Mais, le 1er juin, il écrivit au maréchal du Bourg : «Je suis quant à présent même résolu de ne point former de camp du tout». Il estimait avoir des forces suffisantes pour empêcher Wallis de s'approcher de Nancy ; le prétexte d'un camp lui devenait donc inutile pour disposer de plus de monde⁷. Pourtant, comme, malgré les préliminaires de paix, Wallis restait au Luxembourg, tout en éprouvant les pires difficultés pour y nourrir son armée, on a fini, en France, par se demander où loger et comment occuper un gros corps d'observation qui devait être tenu en alerte près de la frontière. La meilleure solution était de former des camps.

Il y eut inévitablement quelques fausses manœuvres dans le détail de l'organisation. Ainsi, les régiments devaient apporter de leurs garnisons respectives les pelles et les pioches dont on aurait besoin pour faire les retranchements ; or, au dernier moment, Belle-Isle dut s'en procurer, parce que ces instruments avaient été oubliés en route. Plus grave, l'affaire du pain de munition⁸. Au moment où s'opérait la concentration des troupes, on apprit à Metz que, à compter du 1er mai, le Roi allait faire distribuer le pain aux soldats, aux prix de 3 sous 4 deniers la ration de 28 onces, alors qu'ils pouvaient s'en procurer du meilleur sur le marché pour 2 sous 6 deniers seulement, l'abondance ayant succédé à la disette de 1725. Belle-Isle est donc intervenu pour que ses soldats ne fussent pas obligés d'acheter le pain aux munitionnaires. Mais il fut encore plus difficile de trouver sur place les fonds nécessaires pour payer les autres subsistances. Normalement, François-Marie Fargès devait permettre au sieur Charles, directeur général des vivres et fourrages, de payer ces denrées avec l'argent qu'il faisait parvenir par lettres de change à des banquiers juifs de Metz, Cahen et Spier Lévy. Mais Fargès, qui croulait sous les dettes, n'avait plus d'argent à virer et ses lettres ne pouvaient donc être acquittées. Le 3 septembre, Belle-Isle s'inquiéta car il lui manquait 50.000 livres pour entretenir les troupes réunies à Stenay et à Douzy⁹. On peut s'interroger d'ailleurs sur le coût

(6) M. et R. 1809 (2)

(7) Vincennes, A1 2633 (9)

(8) A1 2630 (14) : lettre de Belle-Isle à Le Blanc du 14 avril

(9) M. et R. 1808 (27). Dès le 18 mai, Belle-Isle s'était plaint de Fargès dont les lettres étaient protestées : M. et R. 1809 (2)

réel des camps. Claude Sturgill évalue à 139.974 livres la dépense des 559.895 rations de fourrage distribuées en un mois au camp de la Saône. Mais il est évident que les chevaux auraient consommé exactement autant de fourrage si leurs maîtres étaient restés dans leurs quartiers respectifs. La formation d'un camp n'augmentait donc guère la dépense totale, mais elle rendait nécessaire des transferts de fonds et la constitution des stocks de fourrage.

Toutes les dispositions ont été prises pour épargner à la population le moindre préjudice. L'armée louait les terrains agricoles qui risquaient d'être endommagés lors des manœuvres et des combats simulés ; il était prévu d'indemniser les paysans au cas où leurs biens seraient dégradés, mais on n'eut guère à se plaindre des troupes. Elles se sont montrées très disciplinées notamment dans le Clermontois, où il importait de ne pas indisposer le duc de Bourbon : Le Blanc et Belle-Isle ne voulaient pas donner au premier ministre récemment disgracié l'impression qu'ils se vengeaient des dures épreuves qu'ils venaient de subir. Au camp de Douzy, des grenadiers ont même eu la délicatesse de prendre soin d'un troupeau d'oies, qui s'étaient égarées une nuit dans leurs tentes, et de les restituer à leurs propriétaires, ce qui motiva une gratification de trente livres à partager entre ces braves soldats¹⁰.

Quel que fût leur grade, la plupart des militaires astreints à participer aux camps de la Moselle et de la Meuse semblent s'y être rendus d'assez bonne grâce. Quatre mestres de camp et quelques capitaines ne répondirent pas à la convocation, mais ils avaient en général une excuse valable. Belle-Isle a néanmoins demandé au ministre de mettre en prison deux lieutenants d'infanterie qui n'assuraient plus régulièrement leur service : l'un était attaché au prince de Rohan-Montauban, l'autre habitait chez son père, officier de la Monnaie à Paris¹¹. Les camps permettaient aussi de tester les aptitudes des soldats à la vie en campagne. A en juger par l'ordre du 30 juillet à Montmédy, les hommes disposaient de peu d'heures de sommeil : «on bat à deux heures du matin, on assemble à deux heures et demie, à cheval à trois heures pour partir tout de suite»¹² ; le 22 septembre, exceptionnellement, le brouillard obligea Belle-Isle à modifier l'horaire et à ne faire commencer l'exercice qu'à neuf heures, «afin que les troupes ayent le loisir de manger de la soupe»¹³. La fatigue consécutive aux marches et aux manœuvres a révélé chez certains soldats des incapacités physiques qui étaient passées inaperçues jusque-là ; Claude Sturgill note que nombre d'entre-eux ont dû être réformés à la fin des camps. Les conditions de vie ne devaient

(10) M. et R. 1808 (29), lettre du 6 septembre 1727

(11) M. et R. 1808 (86), lettre du 21 octobre 1727

(12) M. et R. 1808 (10)

(13) M. et R. 1808 (2)

tout de même pas y être inhumaines. En effet, les miliciens des deux bataillons des Evêchés furent si contents d'avoir participé au camp de Douzy, qu'ils ont manifesté le désir de passer dans les troupes réglées ; Le Blanc dut rappeler à Belle-Isle que les chefs de corps n'étaient pas autorisés à les engager.

Quelques anomalies sont apparues dès les premiers exercices. Nul n'ignorait que les fusils d'infanterie étaient de calibres variables parce que les livraisons provenaient de plusieurs manufactures. Pour éviter d'avoir à distribuer des balles de trois ou quatre calibres différents aux soldats d'un même bataillon parfois, Belle-Isle proposa au ministre, le 14 avril, d'autoriser des échanges d'armes entre les régiments d'infanterie¹⁴. Au camp de Richemont, le 26 juillet, le général a pu constater aussi que l'exercice exécuté à la perfection par les grenadiers des régiments de Touraine et de Champagne était différent de celui pratiqué dans d'autres corps ; il lui parut, là encore, qu'il était souhaitable de parvenir à une certaine uniformité¹⁵. Le journal du camp de Richemont, écrit sous la dictée de Belle-Isle, ne semble pas faire mention anonyme d'un autre défaut, qui est cependant signalé dans un mémoire anonyme que nous croyons pouvoir attribuer à Folard¹⁶. Lors des manœuvres de 1727, le général a bien précisé dans un ordre écrit aux chefs de détachements que chaque ligne d'infanterie devait attendre le signal donné par un coup de canon pour faire sa décharge ; or, malgré cette sage précaution, il est arrivé plusieurs fois qu'un coup de fusil lâché par accident fasse tirer prématurément toute une ligne. Le règlement d'infanterie est peut-être responsable de ces décharges précipitées qui ont eu des effets catastrophiques dans plusieurs batailles pendant la guerre de Succession d'Espagne, quoiqu'on les ait imputées un peu vite à l'affolement des soldats. En effet, quand le fusil a remplacé le mousquet, à la fin du XVIIe siècle, l'exercice n'a pas été modifié en conséquence ; les soldats ont donc continué à tenir leur arme de biais, une position que justifiaient toutes les opérations nécessaires pour la mise à feu d'un mousquet, mais qui s'est avérée fâcheuse avec un fusil dont le coup partait très rapidement. Au camp de la Meuse, le régiment de La Fère a conservé son feu au milieu d'une ligne qui avait tiré mal à propos, parce que, comme ses soldats tenaient verticalement leur fusil, les officiers ont eu le temps de contrarier le mauvais réflexe.

Dans l'ensemble, cependant, Belle-Isle fut très satisfait de son infanterie, qui maîtrisait bien les exercices les plus compliqués. Mestre de camp général des dragons depuis 1709, il ne saurait être taxé de partialité quand il compare les mérites des fantassins et des cavaliers. Or

(14) Lettre citée *supra*, note 8

(15) M. et R. 1809 (40), fol. 119 v°

(16) M. et R. 1701 (26) ; cf. Jean Chagniot, *Le Chevalier de Folard...*, Paris, 1997, p. 123

ceux-ci font l'objet, de sa part, des plus vives critiques, formulées sans ménagement une première fois le 25 juillet. Il paraît que les officiers de cavalerie savent faire évoluer leurs escadrons dans les exercices généraux, qui ne sont guère plus des parades. Mais dès qu'on leur demande «de se former devant l'ennemi, de faire volte-face en se retirant, de marcher au trot ensemble et sans se débander, de se replier et se rallier avec ordre les uns derrière les autres, de regarder sa droite et sa gauche, d'écouter les commandements, de les comprendre et de les exécuter avec ordre», ils manifestent une parfaite ignorance qui produit une entière confusion¹⁷. Belle-Isle insiste à nouveau, le 22 septembre, sur l'incapacité manœuvrière des détachements de cavalerie, au point d'inquiéter Le Blanc qui lui répond, le 26 : «Ce que vous marquez sur la cavalerie mérite une sérieuse attention, et lorsque vous serez ici nous en raisonnerons plus amplement»¹⁸. Il a pourtant fallu attendre près de trente ans pour voir la cavalerie proprement dite recevoir en France une véritable instruction tactique.

Les camps de Richemont et de Douzy présentent un certain intérêt pour l'histoire de l'art militaire au XVIII^e siècle parce que, comme nous venons de le voir, le comte de Belle-Isle ne s'est pas borné à dresser les troupes à l'exercice ; il a également fait procéder à de véritables manœuvres, dans la mesure où les évolutions de l'armée de Wallis au Luxembourg lui en laissaient le loisir. Rappelons que les Autrichiens menaçaient encore de pénétrer en Lorraine. Il ne fallait donc, ni relâcher la surveillance de la frontière, ni inquiéter le duc Léopold par des mouvements de troupes intempestifs : le 3 juin, Belle-Isle s'est rendu à Lunéville pour assurer le duc des bonnes dispositions de la Cour de France à son égard¹⁹. Cette situation interdisait de programmer des opérations fictives de grande envergure, qui auraient mobilisé toute l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie. Aussi n'y eut-il guère au camp de Richemont que des manœuvres improvisées. Le 25 juillet, par exemple, l'idée est venue à Belle-Isle d'investir la place de Thionville distante seulement d'une lieue et demie. La simulation d'un siège lui parut d'autant plus utile qu'un tiers des officiers et des troupes, à ce qu'il dit, n'avaient jamais participé ni même assisté à l'investissement d'une place²⁰. N'imaginons pas pour autant qu'on a réellement défoncé le terrain autour de Thionville pour y creuser des parallèles : la manœuvre ne fut bien sûr qu'esquissée.

Des formules tactiques originales ont été en revanche expérimentées au camp de Douzy. Là, l'initiative revint à un brigadier d'infanterie,

(17) M. et R. 1809 (40), fol. 117 r^o

(18) M. et R. 1808 (48)

(19) A1 2633 (24)

(20) M. et R. 1809 (40), fol. 111 r^o

Henri-François de Bombelles, assisté d'un autre brigadier, Fumel, et du comte d'Esclimont, colonel de Provence-infanterie. Bombelles avait déjà publié en 1719 un *Mémoire pour le service journalier de l'infanterie*. Gouverneur d'Oloron-Sainte-Marie, ce Lorrain faisait partie de la clientèle des ducs d'Orléans et son fils venait d'être reçu à quatre ans chevalier de minorité dans l'ordre de Saint-Lazare, dont le grand maître était depuis 1720 le fils du Régent. Bombelles, mort à 86 ans en 1766, a peaufiné depuis sa longue retraite un exercice d'infanterie dont les Archives de la Guerre conservent plusieurs versions successives²¹, et qui fut encore perfectionné par son fils.

Parmi les manœuvres réalisées au mois de septembre, certaines ne furent que des «boutades», destinées à distraire les acteurs tout en cultivant leurs réflexes, ainsi l'attaque et la défense d'un convoi qui, parti de Sedan, devait atteindre Douzy. Un autre jour, une troupe s'est formée au-delà d'un défilé en présence de l'ennemi, de façon à assurer sa retraite. Mais le chef-d'œuvre fut la confrontation, le 24 septembre, des deux manœuvres d'infanterie sur la route de Douzy à Mairy, entre la Meuse et une chaussée qui longeait la Chiers. Cet exercice eut un tel succès que les vieux officiers du camp ont demandé à Belle-Isle de le recommencer²². Bombelles et Esclimont s'étaient retranchés dans le village de Mairy, derrière des haies, en attendant l'attaque du baron de Fumel. Celui-ci, qui disposait d'un gros avantage numérique, devait former son détachement en quatre colonnes composées chacune de quatre compagnies de grenadiers et de 800 fusiliers. La colonne de gauche ne comprenait cependant que des dragons, peut-être pour rendre hommage au comte de Belle-Isle. Arrivées à vingt pas des haies, les deux compagnies de grenadiers placées en tête de chaque colonne devaient tirer, puis elles faisaient un quart de conversion à droite et à gauche pour gagner la queue de leur colonne ; les compagnies placées derrière tiraient successivement avant de s'effacer à leur tour, et toutes les sections de colonnes exécutaient la même opération jusqu'à ce que le comte de Belle-Isle décide de faire cesser l'attaque. Pour défendre sa position, Bombelles n'avait qu'un petits corps de grenadiers et 1.200 fusiliers du régiment de Picardie. Quand l'assaillant parvenait à cinquante pas des haies, il faisait faire une décharge par le dernier rang de ses fusiliers, puis par le troisième, ensuite par le second, enfin par le premier au moment même où le quatrième avait rechargé, «afin de ne jamais se dé garnir de tout son feu». Les grenadiers de Bombelles étaient placés en réserve, de façon à renforcer les secteurs les plus faibles et les plus vivement attaqués²³.

Rien ne nous autorise à voir dans cette manœuvre justement célé-

(21) M. et R. 1702 (62), vers 1738

(22) M. et R. 1808 (50)

brée le parti pris de former une seule colonne massive et d'attaquer à la baïonnette, quoi qu'en dise Claude Sturgill²⁴. Est-il besoin de préciser que, pour éviter tout accident, il était interdit non seulement de tirer à balles réelles, mais aussi de mettre la baïonnette au bout du fusil ? On ne manquera pas néanmoins de noter une ressemblance entre les dispositifs de Bombelles et ceux que le chevalier de Folard venait de préconiser dans les *Nouvelles découvertes sur la guerre*. Bombelles partageait d'ailleurs avec Folard une prédilection pour les longues armes blanches, pertuisanes et espontons, qui permettaient de fraiser les bataillons et de les protéger contre la cavalerie²⁵. Mais, comme aucun soldat ne devait risquer d'être tué ou blessé lors des exercices, il fut impossible de tirer de véritables leçons tactiques de ces camps et même d'y expérimenter certaines manœuvres. Si le feu a prévalu de façon si radicale sur l'effet de choc dans le système de guerre moderne, n'est-ce pas dû pour une part au fait que, lors des exercices, on pouvait simuler le tir, alors qu'il était exclu d'y manier la moindre arme blanche ?

Quant à la formation morale des troupes, les officiers et les soldats qui avaient déjà combattu savaient que ce ne sont pas des opérations fictives de guerre qui peuvent apprendre à des recrues et à des miliciens à faire bonne contenance au feu. Les acteurs se sont néanmoins pris au jeu, puisque le général dut rappeler aux officiers qu'ils ne «doivent point se faire un point d'honneur et de délicatesse mal placée de plier ou de se rendre dans les différentes attaques, détachements et manœuvres de guerre que l'on fera faire aux troupes».

Les camps de 1727 ont en tout cas valu au comte de Belle-Isle de belles satisfactions d'amour-propre. Le Blanc lui a appris que le jeune roi était très satisfait des manœuvres de Douzy ; un ingénieur fut envoyé à Metz pour en dresser les plans à l'intention de Sa Majesté²⁶. Comme pour couronner ce triomphe, le duc de Lorraine offrit au nouveau commandant en chef dans les Evêchés une superbe tente à la turque²⁷.

*

* *

(23) M. et R. 1808 (2 et 6)

(24) Cl. Sturgill, *Claude Le Blanc, Civil Servant of the King*, Gainesville, 1975, p. 176

(25) M. et R. 1702 (66) : lettre de Bombelles à Belle-Isle du 12 août 1738

(26) M. et R. 1808 (29 et 56)

(27) M. et R. 1808 (28)

DÉBAT

Jean Chagniot:

André Corvisier : Vous nous avez fait vivre d'une manière très concrète les exercices des camps: l'emploi ou le non emploi de l'arme blanche, les exercices de tir, les manoeuvres,...

Avant le camp de Compiègne de 1698, on pourrait citer le camp de Bouquenon, en 1683, également sur la Sarre: à la fois camp de travaux de défrichage, d'exercices, mais aussi politique puisque Vienne était alors assiégé par les Turcs et que Louis XIV offrit son aide à l'Empereur; celui-ci éluda poliment mais les 15.000 soldats restèrent sur la frontière, afin de prouver que la France ne pouvait pas se désintéresser du sort de l'Empire. Quant au camp de Maintenon, de 1683 à 1685, on le connaît surtout par les travaux de l'aqueduc mais ce fut aussi un camp de discipline et d'exercices

colonel Dichard : Peut-on quantifier les effectifs de ces camps?

Jean Chagniot : On connaît les unités mais on ne sait pas si elles sont complètes, certains bataillons de garnison peuvent en effet rester en place. On peut estimer que le camp de la Saône rassembla 70% de l'armée française. L'estimation des fourrages, et aussi des effectifs, y a été surévaluée par son récent historien.

colonel Dichard : Est-ce que les Impériaux ont eu connaissance de ce qui se passait dans ces camps? notamment de la manoeuvre de Bombelles?

Jean Chagniot : Oui, mais les exercices de tactique étaient trop différents de part et d'autre des frontières. Je pense à l'anglais J.A. Houlding qui écrit un chef d'oeuvre d'histoire militaire anglaise et qui nous renseigne parfaitement sur les camps de 1725-1730. Ainsi les formations anglaises étaient beaucoup plus linéaires et les ordres de tir très différents de ce que l'on voit chez Bombelles. Chaque pays restait fidèle à ses usages. L'uniformisation ne s'observe qu'à partir de 1750 et encore très lentement. Ainsi, dans les premières phases des combats de Prague, en 1757, la mission donnée aux fantassins de Frédéric II était encore d'attaquer à la baïonnette. Ce que l'on ne sait pas. C'est Asprey, le très sérieux biographe de Frédéric II qui nous l'apprend. Les fantassins prussiens attaquent encore à la baïonnette jusqu'en 1757. Quant au *Schräggriff*, la fameuse attaque oblique, les Français l'ignorent souverainement. L'attaque à l'arme blanche avait déjà été pratiquée en 1706 par les Prussiens d'Anhalt-Dessau à Turin; ce vieil Anhalt-Dessau n'était pas oublié par le jeune Frédéric II.

François Callais : Vous désignez ces camps par des noms de rivières: Saône, Sarre, Sambre, Moselle,..Les transports par eau y jouent donc un rôle important?

Jean Chagniot : En effet, ces transports sont essentiels. La Moselle est ainsi très utilisée. Belle-Isle, gouverneur des Trois-Évêchés, se soucie aussi beaucoup de la gestion de l'eau et notamment des ponctions effectuées.

François Callais : Le camp de Compiègne pourrait être ainsi appelé le camp de l'Oise

André Corvisier : Oui, mais Compiègne est un nom prestigieux.

Jean-Claude Blanchet : Au carrefour de la Meuse et de la Chiers, sur le même emplacement que celui du camp évoqué tout à l'heure, on a fouillé un camp néolithique datant de moins de 4.000 ans. On retrouve les mêmes impératifs géographiques.

Jean Chagniot a bien voulu répondre ultérieurement à une question posée à propos du fameux d'Anterroches dont un descendant, Robert d'Anterroches, habite Compiègne et conserve le portrait. On connaît sa fameuse apostrophe, à Fontenoy: "Messieurs les Anglais, tirez les premiers!": "Il s'agit d'un vrai héros, qui a beaucoup marqué la tradition -n militaire, comme le montre Du Gas de Bois Saint-Just, Paris, *Versailles et les Provinces*, 1823, t.1, p. 5 à 7. Après la bataille de Dettingen (27 juin 1743) que j'ai étudiée

jadis, l'officier des Gardes françaises tenait à déclarer aux Anglais que, cette fois, ils ne commettraient pas l'erreur de tirer les premiers, et qu'ils les attendraient de pied ferme (tout l'art étant de tirer après l'autre). Malheureusement, un seul bataillon des Gardes a tenu le pari...".
